

Revivre sous l'eau

Alandrina nageait paisiblement. Elle remonta à la surface et vint s'installer sur un rocher, repliant sa longue queue.

Des gouttes d'eau ruisselèrent sur sa peau. Elle ouvrit la bouche et chanta doucement. Un autre chant répondit à sa plainte. La sirène sourit. Un immense geyser surgit à travers les vagues et une baleine replongea dans l'eau. Alandrina la reconnut. Elles chantèrent en duo. La sirène entendit soudain un autre son.

Il venait de loin. La sirène quitta le rocher et se jeta à l'eau. Elle nagea avec vigueur et arriva bientôt vers son but. Alandrina ne se rendait pratiquement jamais dans ce genre d'endroits. Elle aperçut, sur la plage, une silhouette et reconnut une jeune femme à la peau noire. Une sensation viscérale de terreur l'envahit. La jeune femme noire jetait des regards timorés autour d'elle, comme si elle se méfiait de quelque chose. Elle regardait derrière elle et, de là où elle se jucha, Alandrina put reconnaître la peur.

Qu'est-ce qui l'effrayait à ce point ? Incapable de résister à l'attrait qu'elle ressentait pour cette inconnue, la sirène s'approcha. Toutefois, elle garda une certaine distance pour ne pas être repérée. Elle pouvait voir ses vêtements déchirés, la chaîne autour de son cou et celle sur ses pieds. Qui lui avait fait cela ?

Qui est-tu ? Que t'est-il arrivé ?

Tous les jours, alors que la nuit allait bientôt tomber, la jeune femme venait là, sur le rivage. Elle s'asseyait tristement. La sirène la contemplait. Pourquoi était-elle si malheureuse ?

L'inconnue restait là immobile et fixait l'eau pendant des heures, comme si plus rien d'autre n'existait. Alandrina intriguée songeait à quel point ce monde à la surface devait être sombre pour qu'un être aussi merveilleux n'y trouve rien d'autre que le malheur.

Lorsque le soleil venait à disparaître, elle se levait et s'en allait.

Qu'est-ce qui te rend si triste. La jeune femme noire ne tourna pas la tête et s'en alla. Et puis elle ne vint plus pendant plusieurs jours.

Alandrina attendit avec anxiété. Que se passait-il ? L'humaine apparut. La sirène sentit tout son cœur s'assombrir. Elle ne put résister au besoin de s'approcher. Un son lui déchira le cœur. Elle pleurait. La jeune femme noire sanglotait, comme si toutes ses barrières s'étaient effondrées, anéantie par le poids d'une trop grande souffrance. Alandrina ne pouvait supporter ce spectacle. Déterminée, elle nagea jusqu'au rivage. La jeune femme enfouie dans sa douleur ne donna aucun signe qu'elle avait perçu sa présence.

La sirène fit alors la seule chose qui lui sembla apaisante. Elle ouvrit la bouche et chanta avec douceur une mélodie. L'éplorée leva la tête et la fixa. Les larmes se figèrent sur ses joues. Sans la quitter un seul instant des yeux, elle se mit sur son séant et marcha dans sa direction.

Alandrina distingua sur son visage à la peau d'ébène des ecchymoses. La colère la posséda. S'il lui avait été possible, elle aurait réduit en pièces le fautif. Elle chassa cette pensée et revint au chant. Un sourire émerveillé flotta sur la bouche de la jeune femme, qui s'approcha d'elle. Elle s'accroupit à quelques mètres. Les dernières notes moururent sur les lèvres d'Alandrina. La jeune femme ne la quittait pas des yeux.

Elle sourit une seconde fois. Ses yeux s'attardaient sur sa chevelure d'algues, les écailles sur ses épaules, sa poitrine, ses hanches et son dos., sa peau bleu clair, sa longue queue rouge.

— Vous êtes magnifique.

Alandrina fut un peu étonnée, plus habituée à ce qu'un homme lui dise ce genre de chose et à voir de l'effroi sur le visage d'un humain qui la mirait. Ce n'était pas juste de la fascination qu'elle découvrait dans le regard de la jeune femme. Qu'un être féminin éprouve

de l'attirance envers elle ne lui était toutefois pas inconnu ou inhabituel. D'autres sirènes étaient ses amantes.

Mais qu'une humaine éprouve des sentiments pour elle ou qu'elle-même soit attirée par une de ces créatures, voilà qui était nouveau, malgré la beauté des membres de son espèce. Elles ne voyaient chez les humains sur leurs visages que de la terreur. Et pourtant tout ceux qui vivaient sur cette planète sur terre où dans l'eau en leur compagnie avaient tout à craindre des humains, les êtres les plus dangereux qui puissent exister.

La sirène sentit une étrange sensation au fond d'elle. Il n'y avait aucune peur dans son regard, mais la sirène y voyait naviguer un immense chagrin. Elle sentit des lèvres douces effleurer les siennes. Étonnée., elle s'écarta. L'humaine semblait aussi surprise qu'elle.

— Je... je suis désolée... je...

Alandrina toucha ses lèvres de ses doigts.

— Chut.

La jeune femme regarda autour d'elle et allait se lever. La sirène saisit avec délicatesse sa main. Elle souffrit de voir son visage chaviré et son regard perdu.

— Je dois rentrer. Je n'aurais pas dû venir. J'ai fait une terrible erreur !

Alandrina, ne put que la regarder s'enfuir. Et pourtant, qu'aurait-elle donné pour que cette humaine ne s'en aille plus jamais.

— Attendez !

La jeune femme se retourna.

— Je ne connais pas votre prénom.

— Lucie. Et le vôtre ?

— Alandrina. Revenez vite, Lucie !

Cette dernière se détourna et s'enfuit. La sirène ne la perdit pas de vue avant qu'elle disparaisse entre les arbres.

Elle plongea dans les profondeurs de l'eau. Tout lui semblait sombre et triste. Retourner là-haut à la surface lui importa plus que tout. Partager sa vie avec cette jeune femme, cette humaine ? Cette inconnue ? Elle soupçonnait dans sa vie de sombres et terribles événements. Pourquoi avait-elle si peur ? Cette terreur dans son regard. Toute cette nuit, elle ne vit plus qu'elle. Alandrina revint s'installer près du rivage. Elle attendit. Son cœur faillit éclater de joie. Elle était là ! La visiteuse s'effondra sur le sable.

La sirène vint à son secours. Elle la veilla jusqu'à que s'ouvrent ses yeux.

— C'... c'est vous...

Elle caressa son visage. Comme sa peau était douce. La jeune femme se redressa et éclata en sanglots.

Alandrina la consola du mieux qu'elle put.

— Mes enfants ! Mes enfants, je les ai perdus !

Alandrina, figée, eut l'impression qu'on venait de lui arracher le cœur. Elle la rassura. Un sourire sans aucune joie.

— Je viens ici parce que j'y trouve du repos et de l'apaisement. Là où je vis...

Une nouvelle vague de larmes la terrassa. Elle se pencha contre elle. Alandrina leva son visage vers le siens et essuya ses larmes.

— Tu es belle.

Lucie essaya de détourner le regard.

— Non, tu te trompes. Je... je suis moche. Il me le dit tout le temps.

Alandrina retint une grimace. Lucie se pencha vers elle et l'embrassa.

— Aide-moi.

Alandrina ne demandait pas mieux. Lucie s'accrocha à elle.

— J'ai rêvé de toi, cette nuit. Toutes les nuits, je rêve de ton corps et de m'unir à toi. Et maintenant que j'en ai enfin le courage, je ne peux pas.

Alandrina maudit son impuissance. Elle ne connaissait pas assez le monde des humains et l'idée de s'y aventurer l'épouvantait.

— Qui a pris tes enfants ?

— Mon maître !

— Ton...

— Ils sont à lui ! Mon mari est mort !

Même si cela lui parut incompréhensible, Alandrina sut que c'était horrible. Une voix rauque emplie de fiel résonna. La sirène vit son amie se tordre les mains. Elle aperçut qu'il lui manquait l'annulaire de la main gauche.

— C'est lui !

— Lui ?

— Un de ses serviteurs, il me surveille.

Elle se dévêtit et Alandrina vit de multiples zébrures ensanglantées sur son dos. Elle remarqua une étrange marque rouge en forme de croix sur son épaule droite.

— Pour... quoi... pourquoi ?

Lucie ne put lui répondre. Terrorisée, éperdue, elle s'écarta.

— Il va me tuer !

La perplexité d'Alandrina n'égalait pas la rage qui l'habitait. Elle ne laisserait pas faire cela, dusse-t-elle ne plus jamais retourner dans les océans.

Elle la retint gentiment.

— N'ai crainte, je vais m'occuper de lui. Fuis.

La jeune femme prit son visage entre ses mains et l'embrassa sur les lèvres.

— Merci ! Merci !

Elle lui rendit son baiser. Lucie se leva et parut hypnotisée par elle. Elle se força à détourner le visage et disparut. Un homme surgit.

— Où est passée cette maudite négresse ?

La sirène se sentit agacée par ce mot, même si elle n'en comprit pas le sens. Elle remarqua l'étrange objet dans sa main, dont elle ignorait qu'il s'agissait d'un fouet.

— Fichue saloperie !

C'était de Lucie qu'il parlait ainsi ? Sa Lucie. Furieuse, elle fit claquer sa queue. L'homme se figea et la regarda.

— Tiens, tiens. Qu'est-ce que nous avons là ?

Elle connaissait bien cette arrogance. Pendant des siècles, ses semblables l'avaient vue sur le visage des hommes. Inconscient du danger et bien trop sûr de son fait ; sa « victime » s'approcha d'elle, sans se douter de ce dans quoi il venait de mettre les pieds.

Lorsqu'il fut tout près, elle jaillit et l'agrippa pour le tirer vers l'eau. Elle y pénétra et l'y maintint. Il se débattit et l'eau entra dans sa gorge. Un gargouillis sortit de sa bouche. Il battit des bras, tenta désespérément de rester à la surface.

— Salope !

Elle le contraignit à rester sous l'eau et le noya sans aucun remord.

— Pitié ! Pitié !

Alandrina en aurait ri. Il la suppliait après l'avoir insultée ! Non, pas cette fois. Elle remonta à la surface. Ses yeux fouillèrent la plage. Elle s'approcha et vint jusqu'au rivage. Elle s'installa sur un rocher. Une silhouette surgit, hésitante. Lucie. Elle courut dans sa direction.

Alandrina l'enlaça alors que Lucie passait ses bras autour de son cou.

— Merci ! Merci ! Il ne m'aurait jamais laissé en paix.

Lucie l'embrassa fougueusement. La femme et la sirène se regardèrent dans les yeux. Lucie chuchota.

— Pour la première fois de ma vie depuis longtemps, je sais ce que c'est que d'être libre. Je ne saurais te remercier assez. Aucun mot ne suffit pour définir ce que je peux ressentir.

Ses yeux brillèrent comme deux soleils. Elle tendit une main et effleura la peau, puis les branchies sur la gorge d'Alandrina.

— J'ai toujours rêvé de fuir cette prison, de découvrir un jour d'autres mondes.

La sirène n'osait pas lui demander ce qui s'était passé, pourquoi avait-elle été prisonnière de ces hommes. Ses questionnements furent interrompus lorsque son humaine posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa. Leurs langues s'entremêlèrent. Elles s'étreignirent et se mélangèrent.

— Je t'aime. Je t'aime !

Alandrina sentit la jeune femme se crispier, puis s'écarter d'elle.

— Personne ne m'a plus dit ces mots depuis longtemps.

Une profonde tristesse remua Alandrina. La jeune femme à la peau sombre s'accrocha à elle.

— Aide-moi ! Aide-moi ! Je dois m'échapper.

La sirène sentit un besoin viscéral de la protéger. Mais le pourrait-elle ? Jamais encore elle n'aurait songé à s'attacher à un de ces humains.

Des cris enfantins interrompirent ses préoccupations. Ses entrailles se nouèrent alors que Lucie s'éloignait d'elle. Une autre femme à la peau noire surgit. Elle tenait deux enfants par la main. La terreur déformait son visage.

— Mama ! Mama !

— Lucie, tu es folle !

Celle-ci se précipita vers les deux petits sans répondre et les étreignit.

— Lucio, Tania., mes trésors !

Elle les serra dans ses bras. Ils virent celle qui accompagnait leur maman et la regardèrent avec fascination.

— N’ayez pas peur, mes chéris. Elle ne vous fera pas de mal.

Lucie leva son regard, ses yeux noirs et émerveillés vers elle.

— Peux-tu chanter pour eux ?

Alandrina murmura cette berceuse que sa mère avait chanté pour elle autrefois. Tout à coup, elle sentit une sensation familière au fond d’elle.

— Elles m’appellent. Il me faut retourner.

Lucie s’approcha d’elle et prit ses mains.

— Je ne veux pas que tu partes.

— Il le faut !

Elles s’enlacèrent.

Alandrina plongea et retourna vers sa demeure. Elle vit une autre sirène s’approcher d’elle. Elles tournoyèrent toutes les deux avec joie. Son amie, Euridis, caressa sa joue.

— Où étais-tu ? Je me suis fait un sang d’encre.

— Rien. Voir des choses.

— Mais il est dangereux pour nous d’aller à la surface.

— Je le sais bien. Mais n’oublie pas que je sais parfaitement me défendre. Aucun humain ne peut rien contre nous

Son amie la dévisagea.

— Tu me caches quelque chose.

— Pas du tout.

Alandrina sourit, mais elle devinait que sa comparse n’était pas dupe. Elle prit ses mains dans les siennes.

— Si je te confie ce secret, tu ne le diras à personne ?

— Pas même à ta mère ?

Elle soupira.

— Pas même à ma mère.

Euridis fronça les sourcils.

— Elle se fait du souci pour toi. Et moi aussi.

— Tu n’as pas à t’inquiéter.

Elle lui parla de Lucie.

— Je l’aime. Je voudrais tant te la présenter.

— Ce serait avec plaisir, mais j’aurais aimé que tu me parles d’elle plus tôt.

Elle sourit et l’embrassa.

— Je suis ravie pour toi.

— Moi pas.

Les deux comparses tournèrent la tête. Alandrina sourit en apercevant la nouvelle venue, malgré la colère qu’elle voyait sur son visage. Celle-ci s’approcha et la toisa. Ses écailles sur son dos et sa poitrine se dressèrent. Une aura noire émana de son corps. Elle agrippa Alandrina.

— Comment oses-tu me faire ça ?

Elle la gifla.

— Je vais te tuer !

Cette dernière l’attrapa par le poignet. La fureur étincela sur son visage. Elle siffla de rage :

— Je ne t’appartiens pas, Erynis. C’est mon droit d’être avec qui je le désire !

— Tu n’en aimeras jamais une autre plus que moi !

Alandrina s’écarta et refoula la frustration qui montait. La jalousie de l’autre sirène la fatiguait. Elle ne lui était pas exclusive. Elle ne souhaitait pas se battre contre son amante.

Pour espérer rétablir la paix, elle franchit la distance qui les séparait et lui offrit un baiser de réconciliation. L'autre sirène tenta de se détacher, mais céda et le savoura. L'aura noire, qui l'entourait, reflua doucement. Alandrina la fixa dans ses yeux dorés. Elle caressa sa joue.

— Je t'aime et rien ne changera cela.

— Tomber amoureuse d'une humaine ? Vraiment ?

Alandrina posa ses lèvres sur son visage et en traça le contour de ses doigts.

— Tu vas me dire qu'elle n'est pas comme les autres, hein ?

Elle ne releva pas le sarcasme. Elle soupira et dévisagea les deux autres sirènes. Alandrina les connaissait depuis son enfance. Toutes les deux avaient grandi à ses côtés. Elle aurait voulu leur faire comprendre à quel point Lucie était importante et surtout qu'il ne s'agissait pas que d'elle.

— Lucie et les siens sont prisonniers par d'autres humains. Je dois les sauver.

— Que dira ta mère à cela ?

Alandrina frémit. Elle n'y avait pas songé.

— Comme c'est pour venir en aide à d'autres êtres vivants, elle comprendra.

Mais Erynis s'insurgea :

— Aider d'autres êtres vivants, en parlant d'humains ? Oublies-tu ce que dit la prophétie ?

Alandrina la connaissait, cette prophétie. Dans les siècles à venir, les humains continueraient de plus en plus à s'enrichir et à construire et détruiraient petit à petit tout le reste de la planète.

— À cause d'eux, les océans, les mers, les rivières et les ruisseaux sont en danger. Tout ce qui vit et respire périra.

Ce rappel sonna comme un déchirement aux oreilles d'Alandrina. Mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner Lucie, qu'Euridis souhaitait ardemment connaître. Alandrina fut heureuse de pouvoir la lui présenter.

Les deux comparses s'en allèrent et nagèrent pour rejoindre la surface. Elles approchèrent du rivage. Un filet l'entoura et l'emprisonna Elle hurla à son amie :

— Sauve-toi, vite !

Celle-ci ne put que replonger dans les profondeurs de l'océan.

— Je reviendrai te sauver !

Combien d'autres habitants des océans avaient-ils capturés ainsi ?

Ils la trainèrent et tirèrent le filet pour l'amener jusqu'à un bateau.

— Regardez-moi cette trouvaille !

— Elle est magnifique. Quel beau trophée !

Ils ricanèrent. Alandrina les ignora. Elle se reconforta en se disant que sa comparse préviendrait leurs semblables. Pourvus que d'autres parmi elles ne se fassent pas aussi enlever.

Lucie entendit des cris et reconnut la voix. Son regard se dirigea vers la mer. Affolée elle vit plusieurs hommes et une silhouette familière dans un filet. Elle courut dans leur direction. La fureur qui l'animait lui fit oublier tout danger. Les hommes tournèrent la tête dans sa direction. L'un d'eux s'approcha et l'agrippa par les bras. Il leva la main et la gifla.

— Prends ça, sale négresse !

— Lucie ! Lucie !

Un autre homme empoigna la femme noire par la taille et la fit tomber sur le sable. Les deux hommes la frappèrent puis l'un d'eux la maintint par les bras, laissant l'autre lui arracher ses vêtements, la pénétrer et la violer. Alandrina cria d'impuissance et de désespoir.

Une rage implacable décupla ses forces. Les mailles du filet se fissurèrent. Une aura sombre émana de son être et se décupla. Sa queue frappa l'eau en de grandes gerbes. Sa chevelure étincela d'éclairs violâtres. Les hommes prirent peur et détalèrent.

Alandrina se jura de leur faire payer. Elle baissa le regard vers le corps inanimé devant elle. Avec effroi, elle vint auprès de l'infortunée et la trouva inconsciente. Elle resta auprès d'elle pour la veiller. Un gémissement et des sanglots lui déchirèrent les entrailles. Le chagrin remplaça sa fureur. Elle se jeta au chevet de son humaine meurtrie.

— Chut, je suis là.

Lucie lui avait sauvé la vie. Mais à quel terrible prix !

— Ça va aller, ma douce.

Alandrina se sentit défaite. À quoi lui servait sa voix, sa puissance ? Elle ne pouvait effacer l'horreur de ce qui venait de se produire. Elle la prit dans ses bras et la serra contre elle. Son corps trembla contre le sien.

— Emmène -moi.

Lucie chuchotait.

— Emmène-moi dans la mer avec toi.

Tirillée, Alandrina ne savait que faire.

— Emmène-moi ! Je ne peux plus vivre ici !

Sa détresse la ravagea. La sirène souleva la jeune femme noire dans ses bras. La haine et le dégoût se mélangeaient. Si son aversion pour les hommes avait pu être plus grande, elle les aurait tous détruit !

Lucie se pelotonna, frissonnante, contre elle.

— Je suis désolée ! Je suis désolée !

Alandrina caressa ses cheveux crépus.

— Tu n'as rien fait de mal.

Faire cela à l'une des leurs, l'une de leurs semblables ! Elle replongea dans l'eau avec son précieux fardeau. Si Lucie devait mourir, qu'Alandrina puisse la tenir dans ses bras, sentir son cœur battre une dernière fois.

Sentir sa peau humaine, si différente de celle de ses semblables. Connaître une dernière fois le goût de ses lèvres. Elle se pencha, l'embrassa sur les paupières, caressa ses cheveux. Elle colla avec langueur sa bouche sur la sienne et lui transmit son souffle. Elle lui offrirait la force de vivre, de surmonter cette infamie. Des bruits de battement de nageoires attirèrent son attention Erynis nageait dans sa direction.

Elle s'approcha et dévisagea Lucie.

— C'est donc elle, l'humaine que tu aimes ?

Alandrina ne répondit pas, et continua d'insuffler et d'offrir son souffle à Lucie.

Euridis intervint :

— Elle ne peut pas rester ici avec nous. Tu sais bien que l'on ne doit pas côtoyer les humains.

Son interlocutrice soupira. Elle aurait souhaité de leur part un peu plus de soutien. Et pourtant oui, elle connaissait cette loi dans leur monde.

— Je ne peux pas la laisser.

Erynis fit claquer sa queue.

— Tu es égoïste !

Alandrina ne prit pas garde à cette insulte. Elle continua d'offrir sa respiration et de la lier à celle de Lucie. La jeune femme ouvrit les yeux. Elle regarda autour d'elle, hébétée.

— Que s'est-il passé ?

Elle fixa Alandrina et oublia sa peur.

— Où suis-je ?

Que se passait-il ? Elle se trouvait dans l'eau. Elle respirait ? Par quel miracle cela pouvait-il arriver ?

Elle se concentra sur la voix de la sirène qui la tenait dans ses bras. Sa présence lui fit oublier son anxiété. Que lui était-il arrivé ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à se souvenir ? Elle plaqua sa bouche sur celle de la sirène. Un regard désapprobateur la frappa et elle s'écarta.

Deux autres de ses semblables les contemplaient, l'une avec bienveillance, l'autre avec colère. Non, plutôt de la jalousie.

— Que se passe-t-il ? Comment suis-je arrivée ici ?

Le sourire disparut sur le beau visage à quelques centimètres du sien. Elle regretta d'avoir posé cette question. Une douleur diffuse à l'intérieur, mais qui se diluait étrangement comme si un pansement intérieur l'évacuait. Pourquoi n'arrivait-elle pas à se souvenir de ce qui s'était produit ? Son corps lui signalait pourtant qu'elle avait subi une terrible souffrance. Elle le sentit au plus profond d'elle-même, elle avait été souillée dans sa nature de femme.

Et pourtant combien de fois avait-elle dû prêter son corps comme un objet ? Un chagrin insondable l'annihila et elle s'effondra contre celle qui la tenait dans ses bras, pour laisser libre cours aux larmes qu'elle retenait depuis toutes ces années.

Elle jeta un regard terrifié autour d'elle.

— Mes enfants ! Mes enfants !

Alandrina caressa son visage pour l'apaiser.

— Nous allons les voir, ma chérie.

Lucie, secoua la tête, éperdue.

— Non ! Non ! Tu ne comprends pas ! Ils sont morts !

Alandrina la serra contre elle. Aucun mot ne pourrait être assez nécessaire. Lucie hurla :

— Ils les ont tués ! Ils les ont tués !

Alandrina, d'un battement de queue, se propulsa vers la surface.

Il fulminait. Une de ses esclaves avait foutu le camp. Il attendait le retour d'un de ses serviteurs. Des comme elles il pouvait en avoir plein. Mais il détestait qu'on lui échappe. Celle-ci avait eu l'outrecuidance de lui tenir tête. Cela n'allait pas se passer comme cela ! Il avait toujours eu des problèmes avec cette sale négresse. Il serra les dents de rage. Un sourire empli de méchanceté s'étira sur ses lèvres et un éclat terrible brilla dans ses yeux.

Avec quel plaisir, il songea à tout ce qu'il lui ferait subir.

— Monsieur !

Il tourna la tête.

— Les voici.

Il observa avec froideur les deux petits êtres noirs terrifiés. Les deux enfants gémirent et sanglotèrent. Agacé, il rugit.

— Silence !

Plus aucun son ne sortit de leurs bouches. Il darda sur eux un regard, dont celui d'aucun tortionnaire n'aurait égalé la cruauté.

— Voilà qui est mieux !

Un drôle de bruit lui fit lever la tête. Un clapotement. Il sentit une sensation inhabituelle sous ses pieds. De l'humidité. De l'eau suintait sur le sol. Un grondement. Il provenait de la salle d'eau.

— Allez-voir !

Les deux hommes hésitèrent.

— Allez-y, idiots. !

Ils obtempérèrent. Le grondement s'intensifiait. De l'eau se déversa sur le sol et les murs du couloir. Ils ne se considéraient pas comme des trouillards, mais ce phénomène les angoissa.

Ils entrèrent dans la pièce. De l'eau. La baignoire débordait d'eau qui coulait dans toute la pièce et montait jusqu'à leurs mollets. Ils se jetèrent un coup d'œil. Quelque chose gisait dans la baignoire. Ils brandirent leurs fusils, emplis de doute. Une forme se dessina. Une silhouette de femme. Ils la reconnurent pour en avoir si souvent entendu le nom. Une sirène. Ils comprirent que s'ils restaient là, ils finiraient noyés. Rien ne les faisait douter de ses intentions de destruction.

Ils lâchèrent leurs fusils et firent demi-tour. L'eau montait et arrivait jusqu'à leur taille. L'eau continua son ascension jusqu'au plafond de la salle de bain. Alandrina en sortit et nagea dans le couloir. Ils couraient devant elle, deux silhouettes, remuantes, à sa merci. Elle les poursuivit et se jeta sur eux. Ils se débattirent, mais l'air leur manqua et ils s'étouffèrent.

Leurs corps inertes tombèrent tout en mollesse. Alandrina poursuivit sa route dans le couloir. Des pleurs arrivèrent jusqu'à ses oreilles. Le courant lui indiquait la direction à suivre. Elle arriva dans une pièce plus grande. Un homme tenait deux enfants et tentait, avec une corde, de les étrangler. La sirène n'attendit pas une seconde pour réagir et se précipita vers l'humain.

L'eau poursuivit sa montée. L'homme perdit sa prise et tentait de respirer alors que l'eau dépassait de sa tête. Alandrina agrippa les deux petits et posa ses lèvres sur les leurs pour leur transmettre son souffle et les aider à respirer. Elle se détourna de l'homme, et, à travers ses gargouillements, elle méprisa ses insultes. Elle serra les deux petits contre sa poitrine. Ils s'agrippaient à ses écailles et y cherchaient refuge.

— N'ayez crainte, mes trésors, je vais vous ramener à votre mama.

Elle continua de leur transmettre sa respiration. La peur reflua de leurs cœurs et ils s'abandonnèrent tous les deux dans ses bras. La sirène retourna dans l'océan jusqu'à l'endroit où elle avait laissé leur mère, une grotte sous-marine recouverte d'algues. Elle pouvait y vivre et respirer. Alandrina déposa les deux enfants qui poussèrent des cris de joie. Lucie prononça

leurs prénoms et se précipita vers eux pour les étreindre. Ici, ils étaient en sécurité. Elle veillerait sur eux.

Les jours passèrent. Lucie lui en révéla plus sur sa vie, sur le jour où elle avait tout perdu et était devenue une esclave domestique. Elle lui parla de l'esclavage. Alandrina l'écoutait et ne comprenait que trop bien de quoi il en retournait. Combien des siennes avaient un jour disparu et avaient été enlevées par des humains ?

Lucie lui racontait ce qu'avait été sa vie avant. Alandrina ne put s'empêcher de se demander pourquoi les humains semblaient tant apprécier de défaire tout autre individu de sa liberté. Elle savait comment Lucie avait perdu deux doigts de sa mains gauche, pourquoi chacun de ses enfants avait perdu une oreille et un de ses orteils. Ce genre de pratique la révoltait. Lucie venait chercher refuge dans son corps et dormait blottie contre elle. Alandrina espérait que la jeune femme oubliait toutes ses souffrances à chaque fois qu'elles faisaient l'amour.

La sirène se réveilla un matin, avec une drôle de sensation au creux de l'estomac. Elle n'était pas la seule. Tous avant senti qu'un danger approchait de leur monde. Elles montèrent toutes vers la surface. Alandrina laissa son amante humaine et ses deux enfants à l'abri. Elle nagea et entendit les coraux murmurer. Des poissons nageaient en tournoyant.

Une masse imposante surgit. Elle le reconnut pour en avoir vu bien des fois. Un navire marchand, imposant. La sirène, entourée de ses semblables, le contempla avec crainte. Elle devina ce qu'il venait faire. Ils venaient capturer d'autres humains et les emmener loin de chez eux. C'était quelque chose qu'Alandrina ne parvenait pas à comprendre. Elle ne pouvait les laisser agir ainsi.

Leur chant parut inefficace. Lucie se métamorphosa et déploya ses ailes. Un plumage envahissait sa peau. Les sirènes utilisaient rarement cette autre forme. L'océan, les rivières, les lacs restaient leurs lieux d'habitat. Elle s'envola vers le navire. Certaines de ses

semblables l'appelèrent et la supplièrent de revenir. Parmi leurs cris, elle reconnut la voix, emplie d'angoisse et de tristesse, d'Euridis, mais elle choisit de les ignorer.

Les hommes levèrent la tête. Elle aperçut une femme qui tenait fermement le gouvernail. Alandrina aperçut celle qui devait être la capitaine. Elle flotta dans le ciel. La capitaine paraissait la jauger.

— Capturez-la !

Des hommes commencèrent à s'approcher. Alandrina gonfla son plumage et fit claquer ses ailes. Ils l'empoignèrent. Elle voulut s'envoler, mais ils la maintinrent sur le plancher. Ils la menacèrent d'un fusil. Elle serra les lèvres. Renoncer. Son cœur ne pouvait se résoudre. Son esprit la ramena à Lucie. Abandonnée.

Non, ses sœurs l'aideraient. Euridis prendrait soin d'elle. Elle espéra qu'Erynis oublierait sa jalousie et offrirait son assistance. Ils la traînèrent et l'enfermèrent dans la cale. L'un d'eux, plus clément, lui laissa de l'eau. Ils l'enfermèrent, et la laissèrent dans l'obscurité. Elle regarda dans les ténèbres pour essayer de trouver comment s'en sortir. Sa vue perçante lui permettait d'y voir assez clair. Des gémissements lui firent dresser la tête.

— Qui est-là ?

Elle distingua plusieurs silhouettes, des hommes et des femmes nus à la peau noir, comme Lucie. Une main toucha son plumage. Elle vit un visage près d'elle, un vieil homme noir qui la regardait, stupéfait.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Alandrina. Je suis une sirène.

Elle pouvait voir le chagrin se mêler à la peur dans ce visage fripé par l'âge. Elle posa sa main sur son épaule.

— N'aies crainte. Mes sœurs viendront nous sauver.

Il soupira doucement. Son regard emplie de douceur et de bienveillance la contemplait.

— J’aspire encore à vivre, malgré le peu d’années qu’il me reste. Je garde bon espoir.

Un vacarme effroyable résonna. Des tirs de canons. Alandrina sentit son cœur se serrer. Des cris d’horreur déchirèrent ses oreilles.

— Non ! Oh, non !

Elle aperçut un hublot et s’y dirigea tant bien que mal. Elle vit certaines de ses sœurs s’enfuir et avec effroi, que d’autres gisaient blessées. Les larmes jaillirent et elle pleura. Tout était de sa faute. Elle essuya son visage. Il lui fallait être forte. Pour ses sœurs, surtout Euridis, pour sa mère, pour elle-même, pour Lucie et pour ses deux petits.

Elle les reverrait. Elle s’en fit la promesse. Peu importe ce qui lui arriverait. Un jour, elle retrouverait l’océan. Le vieillard se rapprocha d’elle. Ce gentil vieil homme ne semblait pas effrayé par son apparence. Il lui raconta sa vie. Il avait perdu ses parents très tôt. Sa femme, ses enfants. Il lui décrivit son île où il avait passé toute sa vie.

Un jour, des hommes blancs étaient venus et avaient tué le reste de sa famille. Elle l’écoula et lui raconta la sienne. Il paraissait fasciné par ses ailes.

— Tu peux vraiment voler ?

— Oui.

— Ce doit être beau de voir le monde des nuages.

— Ça l’est, oui.

Une lueur brilla dans les yeux de l’homme âgé qui prit sa main dans la sienne et la serra.

— Merci. Tu me redonnes un peu de rêve.

Elle lui raconta sa vie dans l’océan. Il ouvrait de grands yeux, comme l’enfant qu’il était encore il n’y avait pas si longtemps. Il lui posa une seule question :

— Es-tu heureuse ?

Elle en fut étonnée, mais lui répondit oui. Elle regarda par le hublot et sentit une profonde mélancolie l’envahir. Elle les dévisagea tous, entassés là. Elle se leva et déploya ses

ailles. Elle les exhorta à se lever. Alandrina voyait les chaînes autour d'eux et le collier de fer qui enserrait leur cou.

Elle se demanda comment on pouvait traiter d'autres êtres vivants de cette manière et surtout ceux de sa propre espèce. Il lui fallait protéger tous ces gens au péril de sa propre vie. Comment pourrait-elle regarder Lucie dans les yeux, si elle laissait seulement l'un d'eux périr ? Mais tout n'était pas perdu. D'autres pouvaient l'assister et les sauver. La liberté était ce que chacun avait de plus précieux et tout ce dont le bonheur pouvait dépendre.

Elle lança à travers la vitre un long chant pour appeler à l'aide les habitants de l'océan qui pourraient lui prêter assistance pour tous les sauver. La mer bouillonna. Une masse gigantesque sortit de l'eau et se dressa face au navire. Ils tirèrent de nouveaux boulets de canon.

Alandrina se sentit soulagée de le voir. Elle espérait qu'il ne lui arriverait rien. Un harpon le blessa, et s'enfonça dans sa chair gélatineuse. Son cri de douleur fut un supplice aux oreilles de la sirène.

Le navire se renversa. La trappe s'ouvrit et Alandrina se métamorphosa pour reprendre sa forme originelle. Elle remonta à la surface. Le navire sombrait et ne restait qu'un morceau de mât et une voile déchirée emmenés par une vague.

Alandrina l'implora de prendre sur son dos les infortunés et de les ramener chez eux. Deux bras enserrèrent sa taille.

— Je souhaiterais que tu restes auprès de moi.

Elle regarda dans ses yeux sombres de ce malheureux.

— Vous devriez rentrer chez vous.

— Ma famille est morte. Je n'ai plus personne.

En l'entendant, d'autres s'approchèrent et l'un d'eux lui proposa de l'accueillir chez lui, ce qu'il accepta avec joie. La sirène les accompagna. Elle se réjouit de leurs cris de joie lorsqu'ils aperçurent leur terre. Elle en fut heureuse pour eux.

Elle les débarrassa de leurs chaînes. Ils sautèrent tous sur la terre. Elle les suivit et savoura leur allégresse. Ils lui prirent les mains et les serrèrent avec reconnaissance.

— Merci ! Merci !

Un groupe d'indigènes s'approcha. Ils parurent effrayés par leur visiteuse. Ceux qui étaient revenus les rassurèrent. Elle était leur sauveuse. Alandrina sentit son cœur s'emplier d'une immense félicité en songeant qu'elle allait revoir Lucie, Euridis, sa mère et toutes celles qui lui étaient chères. Heureuse et épanouie, elle leur dit au revoir, un peu triste de devoir aussi les quitter si vite. Tous s'approchèrent d'elle et lui offrirent maintes libations. Elle leur souhaita de vivre heureux.

La sirène se détourna. Des appels l'empêchèrent d'aller plus loin. Des bras passèrent autour de son cou. Le vieil homme avec qui elle avait sympathisé.

— Tu reviendras bientôt ?

Elle pressa ses mains dans les siennes.

— Oui promis.

Il lui sourit. Alandrina le regarda une dernière fois. Elle songea avec tristesse à tous ceux que l'ont avait privé ainsi de leur liberté. Combien à sauver ? La sirène passerait sa vie à les délivrer.

Un sourire flotta sur ces lèvres à cette promesse qu'elle venait faire. Elle se détourna et plongea dans l'océan. Quel bonheur de pouvoir se mouvoir à nouveau dans l'eau ! Elle aperçut plusieurs silhouettes qui accourraient vers elles. L'une d'elles se jeta sur elle et l'étreignit. Lucie ! Alandrina passa ses bras autour d'elle. Elle ressentait à quel point sa compagne avait eu peur pour elle. La jeune femme savait quel sort l'aurait attendu, un bien

pire que le sien. Elle se blottit contre son corps. Alandrina sentit ses bras la quitter et Lucie chuta doucement vers le fond. La sirène se jeta vers elle et la rattrapa. Elle se pencha et posa ses lèvres sur les siennes.

Elle sentit un regard désapprobateur poser sur elle. Erynis dardait ses yeux emplis de reproches sur Lucie. Alandrina choisit de l'ignorer et emmena Lucie dans une grotte sous-marine afin qu'elle se repose.

— Elle ne peut pas rester ici.

Alandrina soupira. Elle caressa la joue de Lucie et se pencha pour l'embrasser, puis se tourna vers l'autre sirène.

— C'est une humaine elle doit vivre sur terre avec ses semblables.

Alandrina franchit la distance qui les séparait.

— Ses semblables ? Est-ce que tu as la moindre idée de la manière dont elle était traitée ? Est-ce que tu as vu les blessures sur son visage et son cou ? Celles sur son dos ? Est-ce que tu as vu les marques laissées sur ses poignets et autour de ses pieds ?

La sirène ne parvenait pas à mettre les mots sur ce qu'avait vécu Lucie, alors que c'était sans doute ce qui lui serait arrivé, ainsi qu'aux malheureux qui avaient moisie dans la cale où on l'avait enfermée. L'homme à la peau blanche l'avait traitée de négresse. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Même si elle ne le comprenait pas, Alandrina avait perçu ce qu'il avait de méprisant.

— Que pourrait-elle attendre d'eux. ? Ils ne la considèrent pas comme une des leurs !

Le visage de l'autre sirène se déforma sous l'effet de la surprise.

— Que veux-tu dire ?

Comment lui expliquer ? Elle se sentit tout à coup prise d'une grande lassitude et s'éloigna.

— Tu dois parler d'elle à ta mère.

Elle soupira. Il faudrait bien que cette confrontation ait lieu.

— Pour l’instant il faut plutôt récupérer les corps de nos sœurs qui ont été blessée ou qui sont mortes.

— Tu cherches à changer de sujet.

Irynis s’approcha d’elle et la serra dans ses bras.

— Je t’aime. Je ne veux pas te perdre. J’ai peur pour toi.

Alandrina la dévisagea, surprise par cet aveu.

— Tu ne me perdras jamais.

Des bruits leur signalèrent l’approche de deux autres sirènes.

— Il faut retrouver les blessées et les mortes.

Alandrina, suivie de sa compagne, les talonna. Avec d’autres, elles ramenèrent les blessées pour les soigner. Où était Euridis ? Alandrina ne l’avait pas vue et elle ne semblait pas être présente. Était-il arrivé quelque chose à son amie ? Elle leva la tête et aperçut sa mère. Elle nagea vers elle et se jeta dans ses bras, ce qui lui fit oublier son inquiétude.

Celle-ci l’étreignit longuement.

— J’ai eu si peur de te perdre.

— Moi aussi.

— J’ai craint de ne plus te revoir.

— Mère, je dois te présenter quelqu’un.

Elle la prit par la main et la conduisit vers la grotte sous-marine. Sa mère se figea.

Alandrina perçut sa surprise et sa contrariété.

— Une humaine ?

Alandrina pressa ses mains avec ferveur.

— Oh, mère. Peu importe ses origines. Je l’aime.

— Aucun humain n’a jamais vécu ici, parmi nous.

— Je sais. Mais pourquoi cela ne serait-il pas possible ?

La sirène vit de la tristesse dans les yeux de sa mère.

— Ma chérie, as-tu oublié ce que je t'ai appris sur la prophétie ?

Cette prophétie, toujours cette prophétie.

— Cela n'a rien à voir avec elle. Lucie...

Celle-ci se leva.

— Ta mère a sans doute raison. Il vaut mieux que je m'en aille.

Alandrina crut qu'on venait de lui enfoncer un harpon jusque dans ses entrailles. Elle se précipita vers elle.

— Non ! Non ! Tu ne peux pas partir !

Lucie s'approcha de l'autre sirène et prit ses mains.

— Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais je voudrais que vous preniez soin de mes deux enfants. Ils ne seront jamais en sécurité, même auprès de moi, sur terre.

Le chagrin serrait sa gorge.

— S'il vous plaît.

Alandrina regarda sa mère qui accepta et répondit :

— Tu peux partir apaisée. Je te promets que personne ne leur fera de mal.

Des larmes embuèrent les yeux de la jeune femme. Elle secoua la tête et courut hors de la grotte marine. Alandrina nagea jusqu'à elle.

— Attends ! je ne peux pas te laisser !

Elle la suivit et lui offrit son souffle pour respirer.

Une voix familière détourna son attention. Euridis nageait dans leur direction. Alandrina se précipita vers elle et l'embrassa. Son amie pleura contre son épaule. Leurs deux queues s'entremêlèrent. Alandrina répéta :

— Je vais bien. Je vais bien.

Elle se fit violence pour s'écarter de son amie et sécha ses larmes. Euridis prit les siennes de ses doigts. Elles n'avaient aucun mot à prononcer, sachant ce que l'autre ressentait. Toutes deux relâchèrent leur étreinte. Euridis raccompagna Lucie et Alandrina à la surface et replongea dans l'eau.

Celles-ci pleurèrent dans les bras l'une de l'autre. Pourquoi ne pouvaient-elles pas rester ensemble ?

— Elles ne m'accepteront jamais.

— Peut-être que si.

Elles partagèrent un dernier baiser, puis Lucie s'écarta. Leurs mains restaient enlacées, leurs doigts noués les uns aux autres.

Lucie porta celle d'Alandrina à sa bouche et y déposa ses lèvres. La jeune femme se fit violence pour s'écarter. Chaque geste lui semblait insoutenable. Mais que faire d'autre ? Elle s'éloigna. Elle n'avait pas fait trois pas que la jeune femme s'effondra dans l'eau. Alandrina la rattrapa dans ses bras. Lucie frissonna contre elle. Une terreur insondable l'enveloppait.

Ses yeux fébriles semblaient voir quelque chose d'invisible pour Alandrina. Cette dernière la serra contre elle. En regardant son corps frissonner contre le sien, la sirène comprit pourquoi la jeune femme à la peau noire avait souhaité s'enfuir dans l'océan. C'était pour oublier l'horreur de ce qui lui était arrivé. Alandrina la tint dans ses bras et chanta avec douceur pour l'apaiser.

Lucie retrouva sa sérénité. Elle se leva, après avoir pressé ses mains une dernière fois, mais son regard lui avouait autre chose. Alandrina l'agrippa et la laissa découvrir son corps. Lucie passa ses mains dans sa chevelure d'algues. Elles firent l'amour et s'effondrèrent toutes les deux dans l'eau, comblées. Elle se regardèrent et s'embrassèrent.

Lucie murmura :

— Je veux rester avec toi.

— Moi aussi.

— Nous ne pouvons pas.

— Et si nous rendions cela possible. ?

— L'eau est ton élément pas le mien.

— Tu es le premier être humain que j'ai rencontré qui ne rejette pas une sirène.

Alandrina se métamorphosa et déploya ses ailes. Elle enlaça Lucie et monta dans le ciel.

La jeune femme poussa des cris d'émerveillement. Elles voltigèrent dans le firmament. Lucie était heureuse.

— Je suis libre ! Libre !

Alandrina sentit les larmes monter et couler sur ses joues.

Finalement elle revint se poser sur le sable. Lucie l'embrassa fougueusement.

— Merci, mon amour. Merci ! Tu ne sais pas ce que tu viens de faire pour moi.

Alandrina lui rendit son baiser.

— Je crois bien que si.

Mais de sombres pensées venaient perturber la sirène. Elle repensait à tous ceux qui étaient retourné sur leur île. Combien comme eux restaient privés de leur liberté ? Elle avait partagé leur bonheur.

Rien ne lui ferait tant plaisir que de le partager avec d'autre et d'avoir Lucie à ses côtés.

La jeune femme caressa son visage.

— À quoi songes-tu ?

Alandrina se mordit les lèvres et hésita.

— Lorsque j'ai été capturée, il y avait d'autres prisonniers. Ils avaient la couleur de ta peau. Je suis contente de les avoir ramenés chez eux. Je pense qu'ils ne sont pas les seuls à être comme toi, victimes de ce sort.

La tristesse surgit sur le visage de la jeune femme. Une larme roula sur sa joue. La sirène l'attrapa de ses lèvres.

— Ça va aller.

— Toutes ma famille, mon peuple. Là d'où je viens. Ils ont été emmenés. Même si je retrouvais ma maison, ce ne serait plus chez moi. Les blancs nous ont volé notre terre.

Combien étaient emmenés pour des pays inconnus ? Elle lui racontait qu'elle était sa vie autrefois. Alandrina frissonnait en songeant à ce qui se passerait s'ils venaient un jour jusqu'à son royaume.

Lucie lâcha ses mains.

— Je dois retourner là-bas.

Alandrina secoua véhément la tête.

— Ce n'est pas jute qu'ils soient prisonniers et moi pas.

Alandrina eut une idée. Elle retourna dans l'océan et supplia sa mère. Celle-ci capitula. Elle alla parler à son amie et ses amantes qui transmirent la nouvelle à d'autres sirènes. Celles-ci hésitèrent. Sauver des humains ?

Alandrina les réunit. Elle leur rappela sa capture, qu'ils méritaient tous d'être libres comme elle. Toutes se regardèrent les unes les autres.

— Et si c'était une de vos filles, votre sœur, votre mère, votre amie ou l'amante que vous chérissez le plus ?

Ses paroles frappèrent juste.

Malgré certaines réticences, elles approuvèrent d'envoyer un groupe pour sauver le peuple de Lucie. Elles se métamorphosèrent et quittèrent l'eau pour rejoindre l'île. Elles découvrirent un groupe d'individus dans un champ, des hommes et des femmes noires courbés ou qui portaient des paniers. Les gardiens blancs sidérés aperçurent ces êtres mi-femmes, mi-oiseau, en vol, dans leur direction. Ils s'enfuirent, effarés.

Les sirènes libèrent les esclaves. Ils les remercièrent et retournèrent chez eux. Lucie retrouva sa mère et l'embrassa. Les deux femmes s'étreignirent longuement. Alandrina se posa et les contempla, heureuse. Elle présenta Lucie aux autres sirènes, surtout son amie, Euridis et à ses amantes, dont Erynis, qui semblait avoir laissé sa jalousie de côté. Celles-ci devinrent les siennes. La jeune femme apprit que l'amitié entre deux sirènes durait toute leur vie et ne se partageait avec aucune autre.